YVONNE HENRI MONCEAU

l'Hostel-Dieu de Beaune



ÉTUDE ILLUSTRÉE DE DIX DESSINS
ORIGINAUX DE JEANNE TISSIER

ÉDITIONS DE LA REVUE DU CENTRE
PARIS - 175, BOULEVARD MALESHERBES
NEVERS - 8, RUE DES PERRIÈRES

—— PRIX DE VENTE : QUATRE FRANCS ——

YVONNE HENRI MONCEAU

l'Hostel-Dieu de Beaune



ÉTUDE ILLUSTRÉE DE DIX DESSINS
ORIGINAUX DE JEANNE TISSIER

ÉDITIONS DE LA REVUE DU CENTRE
PARIS - 175, BOULEVARD MALESHERBES
NEVERS - 8, RUE DES PERRIÈRES

[1927]

l'Hostel-Dieu de Beaune



A Sœur Lelong, Dame Hospitalière de Beaune,
ma cousine, en respectueuse admiration.

J'ai sous les yeux le chef-d'œuvre de Roger Van der Weyden, le fameux « Jugement Dernier », un des joyaux de l'Hôtel-Dieu de Beaune. Je l'admire... et parmi tant de belles figures, parmi tous ces portraits d'apôtres, de cardinaux, de rois, mes yeux ne voient que deux visages dissimulés un peu dans l'ombre. Vraiment, je ne puis détacher mon regard de la physionomie austère et grave du chancelier Rolin ; et, lui faisant vis-à-vis à l'autre extrémité du tableau, le visage de la douce Guigone de Salins, son épouse, prend ma pensée.

Rolin ! Guigone ! tels sont les deux êtres qui ont réalisé ce joyau parmi les joyaux, ce chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre, j'ai dit l'Hôtel-Dieu de Beaune.

Nous nous sommes servis pour écrire cet article — en partie — des documents recueillis par l'abbé Boudrot, ancien aumônier de l'Hôtel-Dieu, documents publiés par l'abbé E. Bavard, curé de Volnay, dans un beau livre ayant pour titre « L'Hôtel-Dieu de Beaune », à Beaune, Ed. Batault-Morot, éditeur, 1881.

En plein xve siècle, à une époque de guerres, de famines, de brigandages, Rolin a pitié de tant de misères. Ecoutons ce que dit à ce sujet un vieux chroniqueur : « En 1435 fut grande famine par toute la Bourgogne et grand'faute de vin. Et mouraient les pauvres gens de faim par les rues et les champs. Et il fut tant de pauvres gens à Beaune, Chalon et Mâcon, que les bourgeois firent maison commune pour loger les pauvres ; et se taillaient par semaine un chacun selon sa faculté pour les pourventoir. En 1439 il y eut grand mortalité et mangèrent les laboureurs du pain de gland et de terre ; car on trouva emprès l'église Saint-Martin d'Autun, une veine de terre qui semblait argile de laquelle on faisait du pain. »

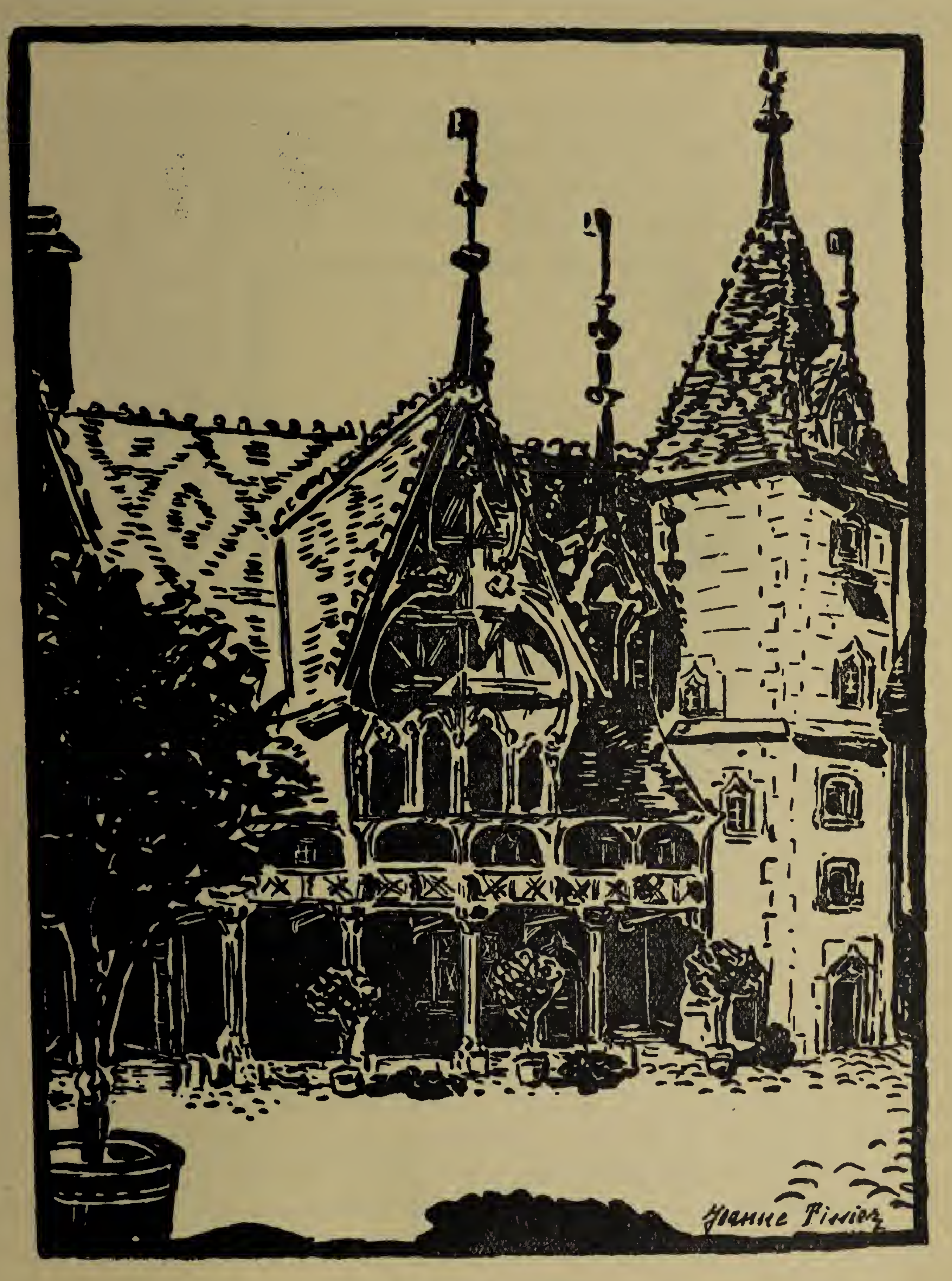
Nicolas Rolin, alors chancelier de Bourgogne, est l'un des hommes les plus marquants de son époque. Il a un tel renom de sagesse qu'en France « on ne savait pas son pareil ». Nicolas et Guigone, riches et puissants, touchés de toutes les misères du peuple pitoyable qui les entourait, résolurent de lui consacrer une partie de leur fortune.

C'est alors qu'ils décidèrent la construction de cet hôpital dont la beauté devait rendre ses fondateurs immortels.

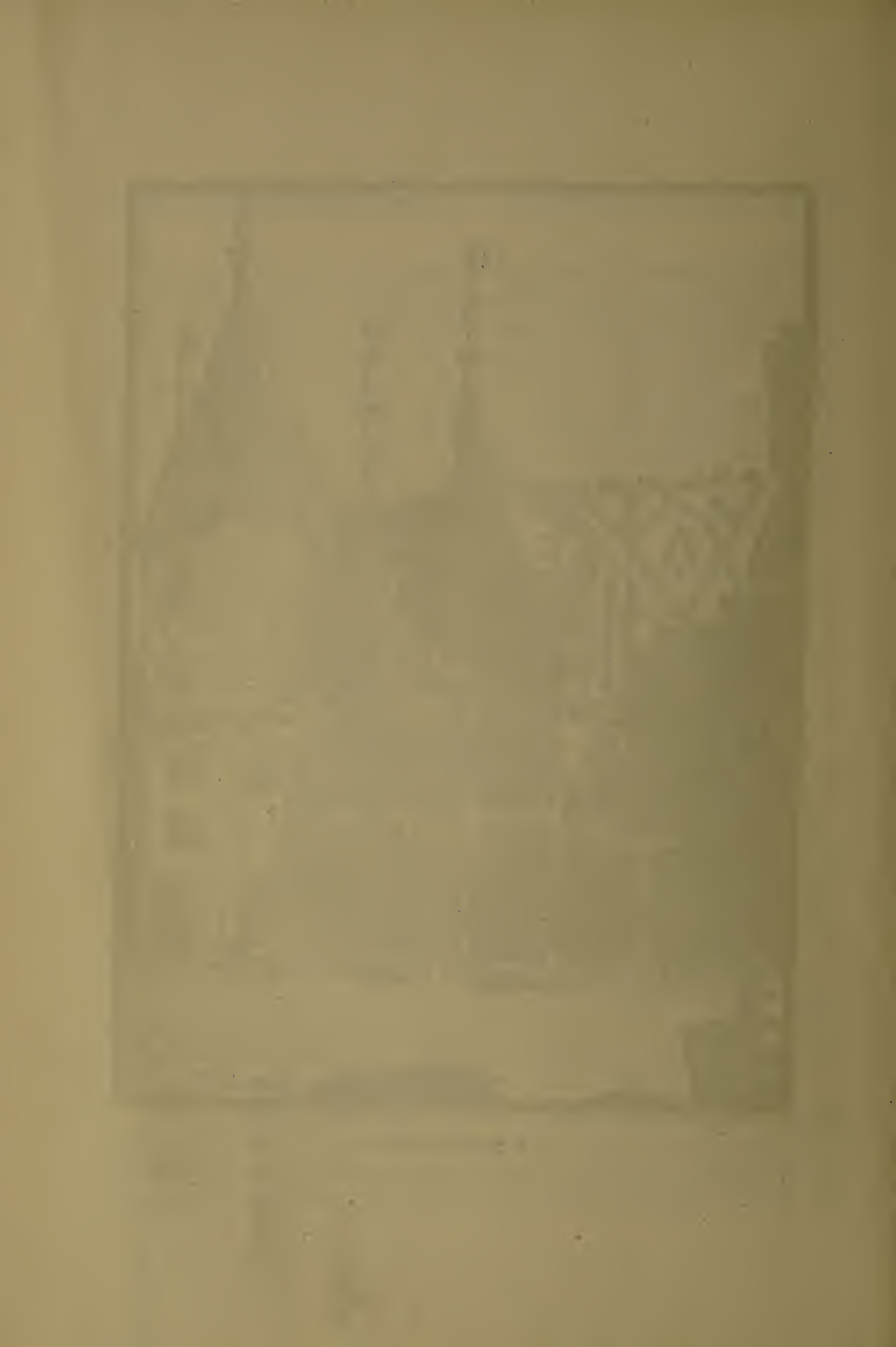
Tout de suite, ils eurent l'assentiment du pape Eugène IV, qui multiplia, pour la nouvelle maison, privilèges et indulgences ; du duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui exige que l'on prenne dans ses forêts tous les bois nécessaires à la construction de l'Hospice. Je ne veux citer que pour mémoire le méchant mot de Louis XI : « Il était bien juste que celui qui avait fait tant de pauvres pendant sa vie, leur préparât un asile avant de mourir. » Mais, quand il s'agit de sa vieille ennemie la Bourgogne, Louis XI ne peut être impartial...

Rolin se hâte, il a 63 ans : tout le bien qu'il entrevoit, il veut le réaliser au plus vite, et c'est la charte de fondation « le 4 du mois d'août de l'an du Seigneur 1443 », qui vaudrait la peine d'être citée toute entière, tant son charme est prenant après tant de siècles écoulés.

Nicolas Rolin prend pour modèle de son hôpital, l'hôpital Saint-Jacques de Valenciennes. C'est un Flamand, Jacques Wiscrère, qui en est l'architecte, et le chef-d'œuvre naît. Toutes les corporations, tous les métiers travaillent activement. Dans le même moment où les murs s'élèvent, des



Le grand louvre



ouvriers habiles tissent le lin, la laine ou le chanvre, font des meubles magnifiques, de la vaisselle d'étain admirable. Le pape envoie de Rome un trésor de reliques saintes, que des joailliers entourent de pierres précieuses ; et Guigone, la pieuse Guigone, brode de ses mains de patricienne les parements qui doivent décorer l'autel des pauvres.



Il faut plus de huit ans pour terminer l'Hôtel-Dieu qui n'est achevé qu'en décembre 1451. En 1448, Rolin fait venir de Valenciennes, une religieuse, Dame Allardine Gasquière, pour le guider dans l'organisation intérieure de l'hôpital ; et le 1er janvier 1452 arrivent à l'Hospice six sœurs venues des Flandres. L'Hospitalière de Beaune était née ; la création la plus admirable qui soit.

Ordre très particulier ; conservant leur nom de famille, la gérance de leur fortune, assurant leur entretien, les Dames hospitalières touchent à la fin de chaque année, humblement, la somme de trois francs qui représente leur salaire annuel. L'Hospitalière est l'âme même de l'Hôtel-Dieu. Je ne puis cesser d'admirer leur costume, celui-là même que portait Noble Dame Guigone de Salins. C'est le grand hennin de fine batiste empesée, la belle robe de drap blanc avec la longue traîne vraiment royale, qu'elles laissent dérouler seulement les jours de grande cérémonie, mais que dans la vie courante elles portent modestement relevée par une agrafe d'argent. Ce costume est une joie pour les yeux. Ce costume dans ce cadre... et quel cadre !

Au premier abord pourtant, ce qui frappe en arrivant devant l'Hôtel-Dieu c'est l'aridité d'un mur immense, sombre et froid. Mais, brusquement,

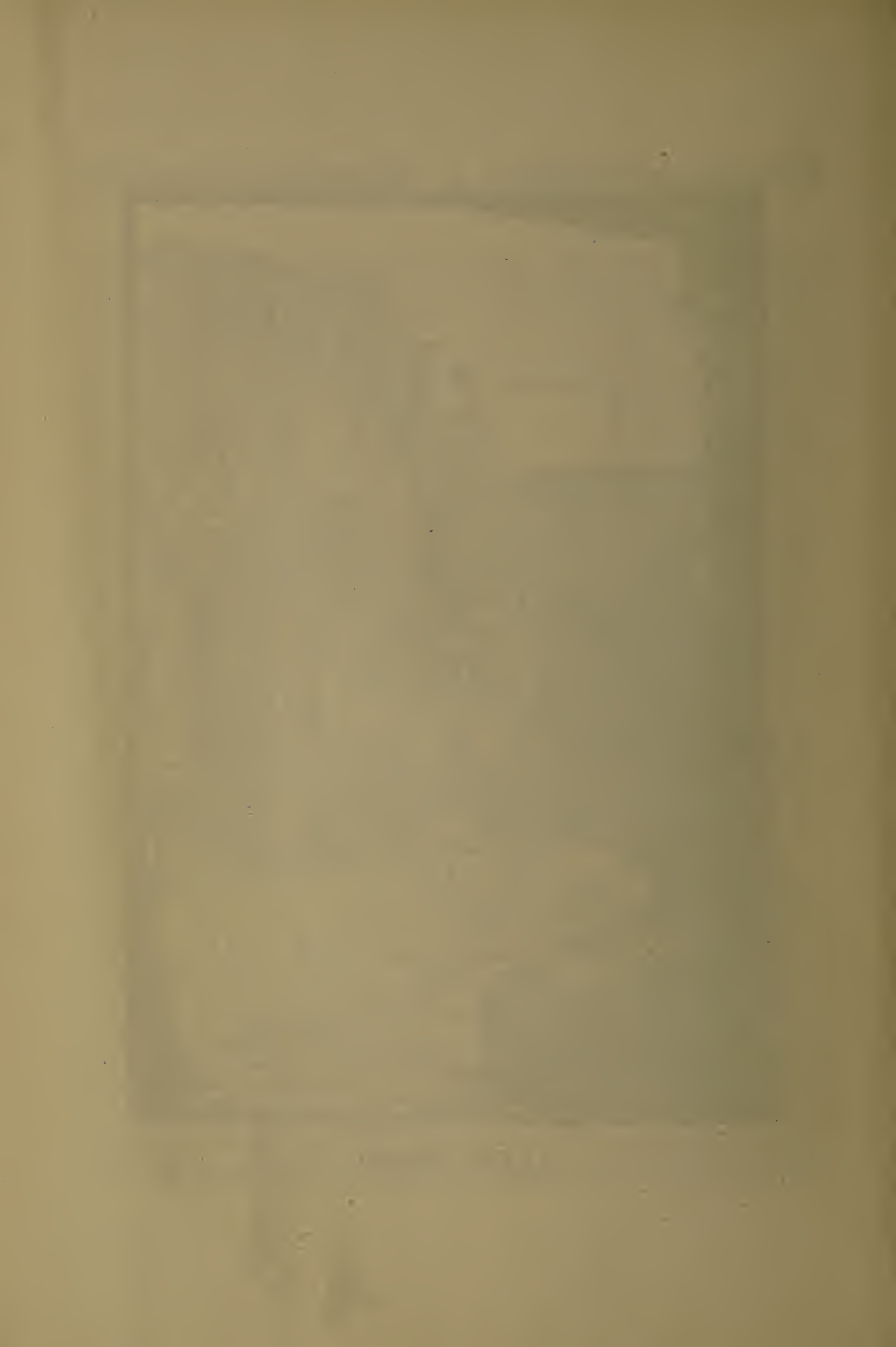
vous êtes devant l'auvent d'entrée, et c'est un éblouissement, le commencement de tous les éblouissements qui vous attendent dès que vous aurez franchi la porte. On sent que Rolin, dans sa sagesse intelligente, n'a pas désiré un monument qui, extérieurement, attire les yeux. Toutes les splendeurs, il les veut pour l'intérieur de son Hôtel-Dieu, il veut que ce soient les malades qui en profitent. Mais ces malades, il faut, n'est-ce pas, une porte accueillante et belle pour les recevoir, et c'est l'auvent d'entrée qui n'est qu'une dentelle, rompant seul la monotonie austère de l'immense façade. Sous l'auvent, où l'on peut lire en lettres d'or « Hostel-Dieu 1443 », deux chefs-d'œuvre de ferronnerie : la grille du guichet et le heurtoir en fer forgé et ciselé représentant une salamandre qui guette une mouche. Cet auvent est une merveille et cette mouche inimitable, étonnante de réalisme. L'auvent franchi, nous voici dans la cour d'honneur.



Ah ! l'admirable merveille ! pardonnez-moi ce mot qui revient sans cesse, mais je n'en connais pas d'autres exprimant mieux la beauté des choses. C'est à chaque pas ici qu'il faut l'employer, et quand je le retiens sous ma plume, de toute façon il est dans ma pensée. Cette cour d'honneur est puissamment belle, admirable de proportions. Comme j'aime les bâtiments qui l'entourent, ces galeries superposées soutenues par des colonnes exquises !... Les toits qui retombent sur ces galeries ont des couleurs vives et joyeuses ; ils sont ornés de baies, de grands et de petits louvres surmontés de véritable dentelle de plomb. Comme j'aime aussi ce vieux puits qui ajoute encore au charme de ce qui l'entoure ! Et je pense aux ouvriers d'il y a cinq



La cour d'honneur



cents ans ou presque, qui ont réalisé ce chef-d'œuvre. Semblables aux bâtisseurs de cathédrales, ils ont travaillé avec leur âme et c'est ainsi qu'ils ont fait de la beauté. Vraiment dans cette cour d'honneur, comme tout à l'heure dans les salles, on se sent transporté plusieurs siècles en arrière. Ce que nous avons sous les yeux, ce sont les mêmes choses que les yeux de Nicolas et de Guigone ont vues. Ces sœurs que je vois passer alertes, gaies et silencieuses cependant, il y a plus de quatre siècles qu'elles sont là ; et je ne serais pas étonnée si je voyais venir vers moi Guigone elle-même. C'est que je ressens ici ce que Taine appelle si bien « la sensation historique », sensation décuplée encore si possible, en parcourant les salles de l'Hôtel-Dieu. Je ne connais rien de plus beau que « la grand'chambre » : immense pièce de 72 mètres de long sur 14 de large aux tirants sculptés et polychromés admirables. De chaque côté de cette salle sont alignés les lits entourés de courtine. Près de chacun d'eux la même petite table de chevet, les mêmes objets de cuivre et d'étain. Etains si précieux qu'ils ne sortent pas de l'hôpital et qu'ils sont refondus périodiquement dans les mêmes moules dont ils sortirent pour la première fois au xv[e] siècle. C'est à la suite de la grand'chambre et faisant corps avec elle, que se trouve la chapelle, et c'est là un ensemble unique et merveilleux, digne du « Jugement Dernier » qui formait autrefois le rétable au-dessus du maître autel. De leur lit les malades peuvent ainsi suivre les offices religieux. Là tout ce qui m'entoure n'est qu'harmonie et d'une telle beauté que l'on en éprouve une véritable ivresse. Il me semble impossible d'en détacher jamais la pensée et les yeux. Les autres chambres sont moins grandes, mais toutes sont belles. Vous parlerai-je de la pharmacie : étains, faïences, boiseries, tout n'est que beauté. De la salle du conseil, au premier étage, où les portraits de « nos ducs », comme disent les hospitalières, assistent depuis tant de siècles à la



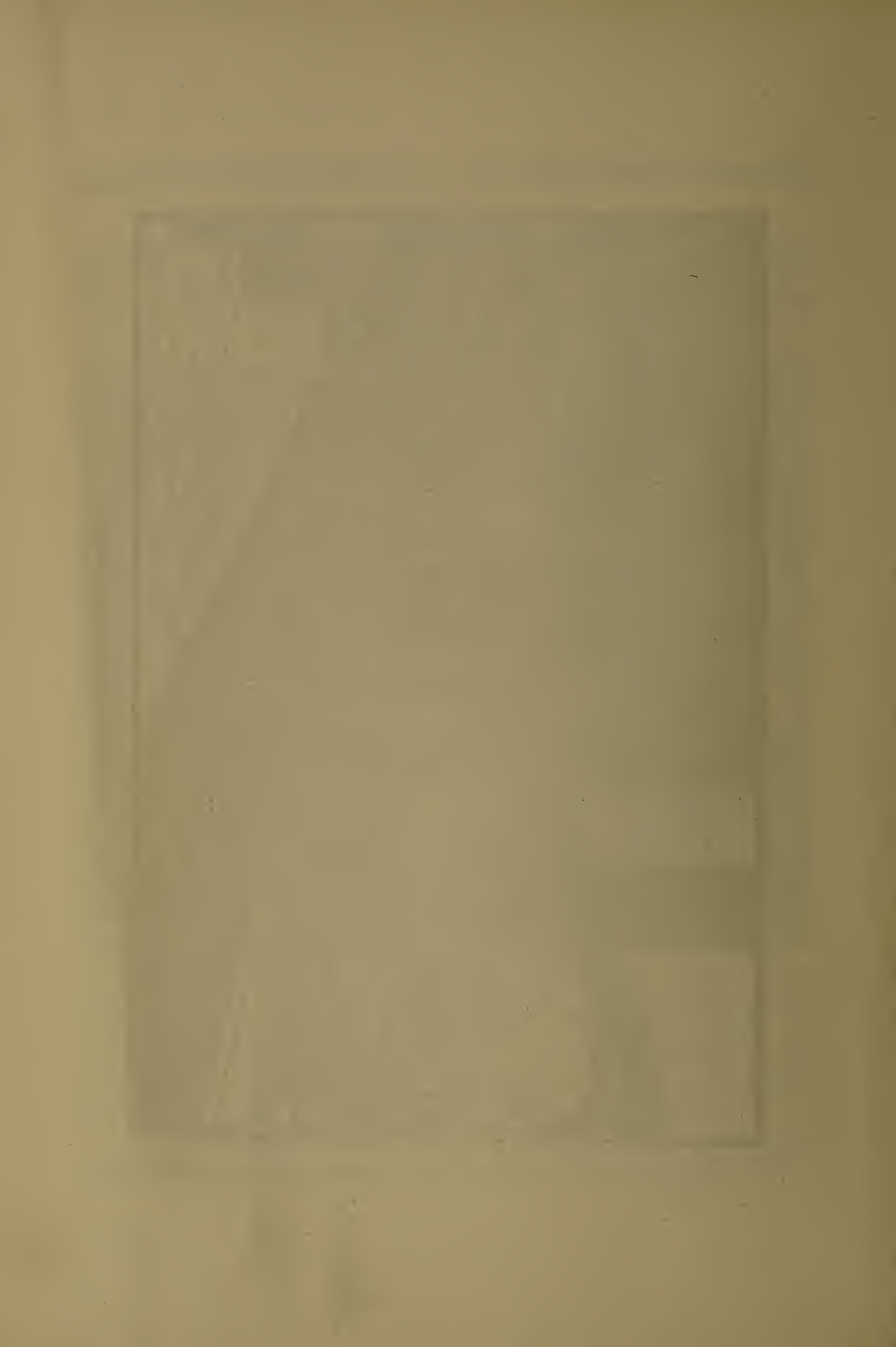
même date, à la vente des vins appartenant à l'hospice, qui est un des plus grands propriétaires du vignoble bourguignon. Petits paysans, grands seigneurs, rares sont ceux qui, en mourant, n'ont pas laissé à l'Hôtel-Dieu, en souvenir de leur passage, un peu ou beaucoup de terre. Car, et ceci est



un fait digne d'être remarqué, cet hôpital fondé pour les pauvres, recevait aussi les personnes de noble condition que le renom de l'Hôtel-Dieu et de ses hospitalières attirait. Ces grands personnages que Rolin voulut loger somptueusement, payaient à l'Hôtel-Dieu des sommes variables pour les soins qu'ils recevaient ; et c'est ainsi que l'admirable maison des pauvres fut aussi la première maison de santé qu'il y eut pour les riches.

C'est dans cette salle du conseil que se trouvent cinq tapisseries splendides dont l'une remonte à la fondation. C'est là aussi que l'on voit

Le Cloître au premier étage



encore tels qu'ils ont été posés par les ouvriers de Rolin, les fameux pavés sur lesquels on peut lire, bien qu'un peu effacée, la hautaine devise de Guigone « Seulle », que l'on retrouve un peu partout dans l'Hôtel-Dieu. Que dire des autres salles, si ce n'est qu'elles sont également admirables et prenantes à force de souvenirs. C'est « l'estude ou petite librairie », servant de vestibule à la « chambre Dieu », qui doit son nom « à un oratoire regardant sur le grand autel de la chapelle, d'où les malades peuvent ouïr messe » ; c'est « l'enfermerie des sœurs », qui n'a jamais changé de destination et qui reçoit encore aujourd'hui comme au temps de Rolin les religieuses malades. C'est la chambre Sainte-Anne ou mourut Guigone... C'est... mais je ne peux les citer toutes. Je ne veux pas cependant oublier la cuisine dont le fameux tourne-broche « Bertrand » est célèbre dans toute la Bourgogne.



Entourées de choses admirables, vivant au milieu de l'harmonie créée par tant de beauté, on comprend aisément pourquoi les hospitalières de Beaune aiment ainsi leur maison. Depuis la « Maîtresse » qui les dirige jusqu'à la postulante dont le doux costume bleu est plein de charme, toutes les sœurs admirent profondément leur Hôtel-Dieu, et par leurs soins constants concourent à l'entretien de leur maison qui est un véritable modèle de propreté flamande. Ces cuivres, ces étains, ces boiseries, ce sont des générations d'hospitalières qui les ont fait doux et brillants pour la joie de nos yeux.

Au cours des siècles, l'Hôtel-Dieu a subi bien des vicissitudes, bien des revers. La peste plusieurs fois fut la cause d'incidents violents de la

part du peuple. Mais toujours, quoi qu'il arrivât, la noble maison, tenue et dirigée par de vaillantes mains, a maintenu malgré tout l'ordre et la tradition.

Et je pense avec reconnaissance à l'austère et grave Nicolas Rolin, dont le corps repose dans la somptueuse cathédrale d'Autun, loin de la douce Guigone de Salins, son épouse, qui dort « Seulle » d'un calme sommeil, devant le maître-autel de la chapelle, dans l'Hôtel-Dieu qu'elle a tant aimé.

Yvonne Henri MONCEAU.

Illustrations de Jeanne TISSIER.

L'Hôtel-Dieu de Beaune et son musée, où a été transporté le « Jugement Dernier », attirent chaque année un grand nombre de visiteurs français et étrangers. Il est bon de rappeler que c'est la vente des vins de l'hospice en novembre qui sert de base au prix des vins de toute la Bourgogne. En 1926 l'adjudication des vins des Hospices a produit la somme, jamais atteinte jusque-là, de un million trois cent trois mille six cent soixante-dix-sept francs. Quand on pense qu'en 1443 la ville de Beaune comptait 465 feux, et sur ce nombre 27 familles seulement étaient solvables !



IMPRIMERIE DE LA NIEVRE
24, Avenue de la Gare, 24
NEVERS